

# | villa | du | parc |

centre d'art contemporain

dossier de presse

## voiler | dévoiler

aes group, maja bajevic, enna chaton,  
shahram entekhabi, shadi ghadirian,  
alfred gharapetian, gianni motti, djamel kokene,  
nina kovacheva, françoise pétrovitch,  
klaudia stoll & jacqueline wachall

**2 juin \_ 29 juillet 2006**

vernissage vendredi 2 juin à 18h30

**9 juin \_ 30 juillet 2006**

AES group en partenariat avec les 50 jours  
pour la photographie de genève et JCDecaux  
vernissage jeudi 8 juin de 18h à 21h  
centre de la Photographie de Genève

12, rue de genève \_ 74100 annemasse  
tél. + (33) (0)4 50 38 84 61 \_ fax : + (33) 04 50 87 28 92  
communication@villaduparc.com \_ www.villaduparc.com  
ouvert du mardi au samedi de 14h à 18h30 et sur rendez-vous  
fermé les dimanche, lundi et jours fériés ; entrée libre

## **sommaire**

### **propos**

#### **l'art peut-il tout montrer ?**

par karine vonna, directrice

### **artistes**

#### **AES group**

tatiana Arzamasova, née en 1955 ; lev Evzovich, né en 1958 ; evgeny Svyatsky, né en 1957  
vivent et travaillent à moscou / russie

#### **maja bajevic**

née en 1967 à sarajevo / bosnie-herzégovine  
vit et travaille à paris

#### **enna chaton**

née en 1967  
vit et travaille à poussan

#### **shahram entekhabi**

né en 1957 à beroujerd / iran  
vit et travaille à berlin

#### **shadi ghadirian**

née en 1974 à téhéran  
vit et travaille à téhéran

#### **alfred gharapetian**

né en 1956 à abadan / iran  
vit et travaille à ivry - sur - seine

#### **gianni motti**

né en 1958 en italie  
vit et travaille à genève

#### **nina kovacheva**

née en 1960 à sofia  
vit et travaille à paris

#### **françoise pétrovitch**

née en 1964 à chambéry  
vit et travaille à cachan / france

#### **klaudia stoll & jacqueline wachall**

nées en 1967 et 1968  
vit et travaille à sarrebrück

### **médiation**

#### **visites, rencontres, etc.**

### **infos pratiques**

#### **horaires, tarifs, etc.**

## **I'art peut-il tout montrer ?**

Le propos de cette exposition n'est pas de relancer la laïque polémique que l'on sait sur le port du *tchador*, cet ostentatoire foulard, ce fichu également dit *hijab* ou *djilbab*, mais de maintenir ouvert le débat en le soustrayant au simplisme de toute pensée binaire. Au-delà d'une énième croisade des tribuns et gendarmes du Bien contre les signes et les forces du Mal, « voiler | dévoiler » pose la question de la normalité et de l'a-normalité, des us et de la censure : montrer ou cacher ? autoriser ou interdire ? esthétiquement correct ou incorrect ?

### **Que signifie montrer ?**

À partir de l'intitulé « voiler | dévoiler », il s'agit de proposer une diversité de points de vue sur le corps (nu ou vêtu, caché, refoulé, inhibé, fantasmé...), le sujet (singulier ou social), le réel. Il s'agit bien d'interroger tout à la fois l'idée de la représentation, nos représentations, nos préjugés, nos fantasmagories, le commerce de la vision, la notion même d'exposition : l'art peut-il tout montrer ? comment peut-il le montrer ? que signifie montrer ? N'oublions pas que c'est en France que *L'origine du monde* selon Gustave Courbet fut jugée scandaleuse en 1866, qu'une image publicitaire re-présentant la Cène, avec des femmes re-prenant les postures de Jésus et de ses apôtres, fut censurée sous la pression d'un catholique lobby en 2005...

### **Que signifie djilbab ?**

Même si maintes œuvres présentées à la Villa du Parc du 2 juin au 29 juillet 2006, dans le cadre de l'exposition « voiler | dévoiler » y font bien référence, directement ou indirectement pour ce qui concerne les paysages signés AES group (Russie), les portraits de Shadi Ghadirian (Iran), les magazines et posters détournés par Shahram Entekhabi (Iran), les figurines *Sans Nom* de Françoise Péetrovitch (France) ou encore la boucle vidéo *Eventual Issue* de Djamel Kokene (France), ce n'est pas uniquement la question du voile, de soie ou de lycra, noir ou glamour, qui est ici posée. L'extrémiste fiction d'une islamisation de l'Occident, le statut et la liberté de toute femme (catholique, animiste, musulmane ou agnostique, objet ou sujet, top modèle ou anonyme, hédoniste ou féministe...), toutes les caricatures qui tendent à confondre islam et terrorisme, toute la complexité des rapports de force que l'on sait entre hommes et femmes, entre humanisme et barbarie, sont ici également interrogés : que signifie *djilbab* ? qui voile qui ? qui dévoile quoi ? N'oublions pas que dans l'Arabie du VIIème siècle, sous le nom de *djilbab*, le voile était un vêtement enveloppant prescrit aux femmes musulmanes dans l'intention de faire reconnaître leur qualité de femme libre, pour les distinguer des femmes esclaves. N'oublions pas que toute publicité dénudée était prohibée fin mai dernier sur TVP, la télévision publique polonaise, pendant la visite du pape Benoît XVI. N'oublions pas ce que dit le philosophe Martin Collette à propos du *hijab* : « Je tâcherai de renoncer, pour des motifs pragmatiques, à la tentation de poser aux jeunes femmes voilées la question de leur autonomie. L'insistance dubitative de cette question sous-entend la réduction de la pratique du hijab à un simple effet de la pression phallogratique de leur milieu. Derrière le voile il y aurait donc les hommes, ou encore les gouvernements, et bientôt les intégristes, alternativement coupables par défaut ou artisans d'un complot. C'est-à-dire que le voile doit forcément dissimuler un pouvoir qu'il faudrait dévoiler, et qu'il renvoie d'emblée, plus généralement, à autre chose que lui-même. C'est un signe. C'est d'ailleurs sous le couvert du vocable commode et circonspect de "signe religieux" que le voile des musulmanes reçoit l'honneur de récents textes de loi en France. Amidonné de la sorte, il est tout prêt à servir pour l'affirmation offensée d'une *identité* ».

## **Que signifie un signe ?**

D'autres signes que le voile, signes des temps, sémiotiques symboles d'une société de l'information de plus en plus spectaculaire, iconiques représentations d'une réalité de plus en plus virtuelle, sont donc interrogés, critiqués, déconstruits, posés et ex-posés dans le cadre de « voiler | dévoiler » : signes de catastrophe avec les images d'un certain 11 septembre, signes de guerre avec les tenues dites de camouflage, signes de torture avec les sacs dont on recouvre la tête des prisonniers d'Abou-Graïb, signes d'intimité tranquille avec les nus filmés par Enna Chaton (France), signes de vengeance avec les phallus dont se saisit Nina Kovacheva (Bulgarie). Que signifie un signe ? Dans *Aller vers et voir venir*, Alfred Gharapetian (France) décrypte ainsi, via le regard des médias, une certaine mise en scène de l'information. Dans *Double Bubble*, Maja Bajevic (Bosnie) égrène un chapelet de sentences pour révéler l'hypocrisie de toute pratique religieuse. Dans *Private Collection*, Klaudia Stoll & Jacqueline Wachall (Allemagne) ajoutent à des portraits de femmes façon Renaissance des prothèses, des téléphones portables, des revolvers, toute une panoplie d'objets techniques qui disent le devenir uniforme de l'individu contemporain : téléphone portable, arme ou webcam.

### **Karine Vonna**

directrice de la Villa du Parc  
Centre d'art contemporain d'Annemasse

## \_ plateau robert morris / projet continu modifié chaque jour

**AES group** (tatiana Arzamasova, née en 1955 ; lev Evzovich, né en 1958 ; evgeny Svyatsky, né en 1957, vivent et travaillent à Moscou)  
*travel agency to the future*, installation, 1996-2006

Initié en 1996, cet islamique projet du groupe russe dit AES, un collectif de trois photographes conceptuels (Tatyana Arzamasova, Lev Evzovitch, et Evgeny Svyatsky), se présente comme une agence de voyage avec affiches, posters, cartes postales, tee-shirts, tapis et autres produits dérivés destinés à promouvoir des sites et paysages étrangement familiers et clairement islamisés. Une installation qui fonctionne comme une psychanalyse sociale reflétant les peurs, réelles et fantasmées, de l'Occident face à l'Islam. Exemples : une statue de la liberté portant le voile, un parvis de Beaubourg qui n'est pas sans rappeler les mouvements de foule à la Mecque, Central Park traversé par une caravane de chameaux, le Guggenheim de Bilbao ou la Sagrada Familia de Barcelone ou encore Notre Dame de Paris augmentés de minarets et autre coupoles qui disent que c'est Byzance. Face à l'hyper réalité de ces images d'une islamisation, à première vue tranquille, de sites emblématiques de la culture occidentale, le spectateur est forcément désorienté. La "Travel Agency to the Future" a vocation de faire la promotion de grandes excursions fictives, dans un paysage radicalement ré-orienté. Inspiré du célèbre paradigme du "choc des civilisations islamique et occidentale" énoncé dès 1993 par le politologue américain Samuel Huntington, le projet d'AES détourne, non sans ironie, ce paradigme. Ainsi bien avant les événements du 11 septembre 2001 et la « croisade contre le terrorisme » lancé en mode *fatwa* par Bush, AES a anticipé l'Histoire en proposant à ses « clients » un voyage vers le futur sur la base de publicités et supports promotionnels illustrant un nouvel ordre mondial possible : séries d'images numériquement modifiées et déclinées sous formes de cartes postales, posters, tee-shirts, tasses, etc. de monuments et sites touristiques étrangement islamisés. Si l'actualité déverse son lot quotidien d'horreurs, actes terroristes, attentats et guerres inter-ethniques, les images promotionnelles d'AES évoquent à l'inverse un Occident, certes envahi, occupé et profondément modifié par la civilisation islamique, mais néanmoins pacifique, apaisé, réconcilié. Un Occident qui aurait fait du choc des cultures annoncé par Huntington un nouveau modèle sociétal. Tout en prenant en compte la réalité historique actuelle, AES group nous propose une vision pacifiée du rapport de forces qui semble opposer les deux cultures. Outre l'installation côté Villa de la *Travel Agency to the Future*, une campagne d'affichage d'images d'AES est programmée autour du Parc Montessuit, dans le cadre des 50 Jours pour la Photographie de Genève, avec la société JCDecaux pour partenaire.

## \_ chambre philippe dubois / la vidéo comme une forme qui pense les images

**alfred gharapetian** (né en 1956 à abadan / iran, vit et travaille à paris)  
*aller vers et voir venir*, installation vidéo, 2003

Alfred Gharapetian regarde le monde. Depuis 1987, il l'observe via la vision que les médias nous en donnent, et à partir de là il développe un travail de décryptage des mécanismes de cette transcription. Ainsi, depuis le 11 septembre 2001, depuis le très symbolique effondrement des Twin Towers de Manhattan, pendant plusieurs mois, systématiquement, obsessionnellement, il a enregistré les informations des grandes chaînes de télévision, jusqu'à la saturation, pour essayer de *révéler* l'écriture dramaturgique, la traduction, la mise en scène et l'interprétation dont elles ont été l'objet. Il a ensuite retravaillé ces images, renforcé les effets en les re-colorisant, modifié leur vitesse de diffusion, exagérer les ralents. L'addition d'une musique pré-baroque de Jesualdo (XIXème siècle) renforce l'effet dramaturgique des images. En contrepoint de cette vision fabriquée d'un monde mis en

scène, des images, issues de catalogues de voyages, des milliers de points de vue idylliques, défilent sur un petit moniteur selon un rythme saccadé. Cette œuvre, dans la répartition violente des composantes du monde, renvoie à une vision manichéenne de l'organisation sociale. N'oublions pas ce que dit le sociologue Gabriel Tarde : "L'impression d'ensemble que produit une société est le résultat d'une grande quantité de ses transitions mimétiques."

## \_ passage john cage / le réel n'est pas un objet, c'est un processus

**shahram entekhabi** (né en 1957 à beroujerd / iran), vit et travaille à berlin)  
*islamic vogue, play boy, him & her, posters, installation, 2001-2006*

Artiste iranien d'origine, exilé à Berlin depuis 25 ans, Shahram Entekhabi voile, depuis 2001, les visages et les corps des femmes des magazines de mode, miniatures persanes, cartes postales, affiches de films ou supports publicitaires. Un voile noir, pour sensibiliser le spectateur occidental au *tchador*, ce signe, cet élément omniprésent dans la vie quotidienne en Iran. Par ce geste, Entekhabi fait aussi référence, non sans ironie, à la pratique courante des leaders religieux qui censurèrent livres et magazines en voilant les images représentant des corps féminins durant la révolution islamique iranienne. "Mon travail, dit-il, traite souvent de la question du voir et de l'être-vu." Après la révolution islamiste, le port obligatoire du *tchador* et du *hijab* était l'unique manifestation publique possible en Iran, et la censure de toute image féminine devint systématique. Dans les livres et les magazines, les librairies, bibliothèques et universités du pays, chaque image d'une femme non voilée fut dé-coupée, dé-capitée en quelque sorte, ou recouverte d'encre ou de peinture noire, afin qu'elle soit conforme à la seule esthétique autorisée. Dans les séries intitulées *Islamic Vogue* et *Play Boy*, Shahram Entekhabi a commencé en 2001 à jouer lui aussi la carte de la censure. Ironiquement. Ironie suprême d'un artiste lui-même censeur, qui choisit de voiler, de cacher avec un acrylique marqueur noir chaque corps, chaque visage, chaque image-visage de chaque star people, top modèle, mannequin féminin qu'il trouve aussi bien dans les magazines de mode type *Vogue*, *Elle* ou *Cosmo*, que sur les posters de pub *H & M* ou encore sur un jeu de cartes et cartes postales du *Play Boy*. Deux cultures entrent ainsi en collision dans le travail de Shahram Entekhabi : il nous rappelle d'une part que quantité de femmes sont soumises à cette obligation ; il dénonce la soumission au port du voile tout en critiquant le caractère hégémonique de l'idéal de beauté occidental.

**gianni motti** (né en 1958 en italie, vit et travaille à genève)  
*gianni motti's assistants, photos, 1997-2006*

Le premier acte de Motti date de 1985 : considérant qu'il y a à Beaubourg trop de matériel dans l'exposition des *immatériaux*, il bombe un mur du centre à l'encre sympathique, polaroïde l'opération et puis s'en va, comme s'en iront les traces de ce premier jet de *magic ink* : un médium qui annonce le devenir *non art* de presque tout ce qu'il va par la suite signer... Exemple : la série *Gianni Motti Assistant* initiée en 1997, dont la Villa présente deux images. Une série dans laquelle, Motti ne fait pratiquement rien. C'est l'histoire d'un étudiant de l'école d'art de Grenoble, qui obtient une bourse pour travailler comme assistant d'un artiste reconnu. Il choisit Motti, qui n'a guère l'habitude d'être assisté de si près, qui a plutôt tendance à ne rien produire de concret en terme d'art orienté objet. Motti choisit de l'envoyer promener autour du monde avec pour seule contrainte l'obligation de porter un tee-shirt portant la marque *Gianni Motti Assistant*. Depuis, les assistants de Motti se sont multipliés partout dans le monde, en Occident comme en Orient. Parmi les manifestants de Paris, Davos, Gênes ou Seattle, dans les colonnes de différents journaux, dans une rue de Téhéran ou sur une île du Pacifique... Comme dit Françoise Parfait : "Contre le danger de la mauvaise foi que recèle toujours plus ou moins l'exercice critique des médias, certains

artistes ont choisi de passer à l'acte et de provoquer le réel dans des formes qui sont passibles d'informations médiatiques : Gianni Motti se glisse à l'intérieur du spectacle avec énergie et engagement, il paye de sa personne, mais il n'intervient pas au niveau de la représentation publique de ses actions : c'est le système médiatique qui fait le reste. L'artiste n'a plus besoin de fabriquer son image, celle-ci est en revanche la concrétisation de son projet qui consiste à produire de l'information".

## **\_ plateau samuel beckett / elles ont du bon aussi, les petites perplexités**

**françoise pétrovitch** (née en 1964 à chambéry, vit et travaille à cachan)  
sans nom, installation, 2005

Françoise Pétrovitch cherche à saisir la relation du corps au poids du monde. Quels que soient les personnages qu'elle convoque de manière sérielle, adolescents, supporters, couples, femmes afghanes, ils sont sans visage. Signe qu'ils représentent plus qu'eux-mêmes et que ce sont, peut-être, mine de rien, des proches ou des voisins. S'agissant de l'installation *Sans nom*, le titre suggère une forme d'anonymat. Pratiquement identiques, fragiles céramiques, à première vue nées d'un seul et même moule, plusieurs dizaines de figurines de femmes *a priori* afghanes, vêtues d'une burka uniformément bleue, posées sans socle sur le sol, constituent une foule anonyme et muette, un corps social, pluriel, une statuaire qui parle sans paroles, sans discours, du statut et de la liberté des femmes musulmanes... En les regardant bien, une à une, de plus près, on devine qu'elles sont finalement toutes différentes, mais qu'elles font en même temps penser à une étrange collection de phallus et ou de godemichés. Histoire de bien nous faire comprendre qui (leur) impose le port de cette burka bleue ? Peut-être...

**shadi ghadirian** (née en 1974 à téhéran, vit et travaille à téhéran)  
comme chaque jour, photos, 2001

Avec une pertinence-impertinence qui n'est évidemment pas sans risque, Shadi Ghadirian montre des femmes en tchador. La série "Comme chaque jour" nous montre des femmes en tchador avec un ustensile ménager pour tout visage. Une façon de témoigner de leur soumission aux exigences d'un quotidien écrasant qui les condamne à cet anonymat de routine et à une identité émiettée. "Peut-être, explique Shadi Ghadirian, que la seule représentation que se fait un étranger de la femme iranienne est un tchador noir. Cependant, j'essaie de la portraitiser dans tous ses aspects. Et cela dépend complètement de ma propre situation. Après mon mariage, il était naturel que l'aspirateur, le pots et les poêles entrent dans mes clichés. Jusqu'à présent, j'ai fait beaucoup de photos qui témoignent que les femmes sont des citoyennes de seconde classe ainsi que de la censure dont elles sont victimes. Je souhaite continuer de parler d'elles car j'ai encore beaucoup à dire."

**maja bajevic** (née en 1967 à sarajevo, vit et travaille à paris)  
double bubble, vidéo, 2001

Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 1996, Maja Bajevic poursuit depuis une carrière internationale, ponctuée par sa participation à de grandes expositions : biennales de Venise, Istanbul, Tirana, Manifesta 3... L'intime, le foyer et sa perte, les origines et le quotidien, ce que Bojana Pejic appelle "la politique de la domesticité", sont les grands thèmes qui sous-tendent son travail, ses performances, installations, photos et vidéos. Du particulier au général, du local au global, les histoires de Maja Bajevic sont empreintes d'une sensibilité qui se veut universelle, même si elle l'exprime à partir et autour de son expérience propre. Il s'agit pour l'artiste de raconter un vécu marqué par le souvenir de la guerre, de la perte des

repères. Un travail politique qui se nourrit des petites choses de la vie privée. Ainsi, dans la vidéo *Double Bubble*, dans la pénombre d'un hall, d'un porche, d'une cage d'escalier, Maja Bajevic elle-même émet des assertions paradoxales, psalmodie une série de confidences en forme d'oxymores : " I go to church... I rape women..." ("Je vais à l'église... Je viole des femmes..."), "My wife wears a Tchador, I make her wear it... Then I go to see prostitutes..." ("Ma femme porte le tchador, je l'oblige à le porter. Ensuite je vais voir des prostituées..."). La forme épurée du film souligne la brutalité des mots, la violence brute et banale d'une confession qui révèle l'incroyable hypocrisie de certaines pratiques religieuses. Cette œuvre mêle l'intime et le politique en évoquant le fanatisme qui sommeille peut-être en nous. "La signification d'une oeuvre d'art qui traite d'un "thème local" n'est évidemment, dit-elle, jamais la même "sur place" et sur la scène internationale. Cependant, si elle est assez réussie, elle peut non seulement effacer les différences mais également éveiller des sentiments qui n'ont peut-être rien à voir avec son contexte géographique mais plutôt avec l'histoire humaine en général. L'histoire humaine et les peurs humaines, la beauté. Le fait qu'un artiste parle à partir de sa propre expérience ne peut que conférer du pouvoir à l'œuvre, le pouvoir de quelque chose qui a été vécu et pas seulement élaboré intellectuellement. La possibilité pour une oeuvre de traverser les frontières vient de la capacité de l'artiste à présenter son expérience afin qu'elle soit lisible par des gens avec des expériences totalement différentes. Personnellement, ce sont les œuvres que je trouve les plus intéressantes."

**enna chaton** (née en 1969, vit et travaille à poussan)  
passages, vidéo, 17' 21", 2005

Enna Chaton utilise l'image, fixe ou en mouvement, pour mettre en scène des corps nus, d'hommes et de femmes de tous âges, modèles non professionnels, parents, amis, inconnus, complices, dans différents espaces domestiques ou dans toute sorte de paysages. Dans la vidéo *Passages*, des plans panoramiques de durées inégales se succèdent. La caméra se déplace lentement, horizontalement, de gauche à droite et vice versa, à l'intérieur de ce qu'on suppose être les appartements des êtres qui s'y trouvent, face à la caméra, nus, statiques, statufiés, assis ou debouts, allongés sur un lit fait ou défait, lovés dans le velours d'un canapé. Ils sont là, simplement là, tranquilles, seuls ou ensemble, en famille. Nus, nature, comme dans une nature morte, *peinture d'ordures* comme disaient les Grecs, *still life* comme disent les anglophones. Il y a dans ce travail quelque chose de l'album de famille, sauf que tous les membres de la famille sont nus. Ce qui n'est pas vraiment courant. Aussi nus que muets. Mais leur intense présence iconique parle. Elle nous parle quelque part, de mémoire, de *l'origine du monde*, aussi bien de celle de la Genèse, du paradis perdu, que de celle de Gustave Courbet. Elle nous parle d'un temps où nous étions peut-être sans complexe ni interdit, libres de corps et d'esprit. Avant que l'habitude de l'habit fasse de chacun de nous le moine pratiquant des pudiques et pudibonds partis-pris de cache-sexes que l'on sait. Avant que l'idée même du nu devienne impensable sinon sale donc coupable. Les images de *Passages*, sont habillées d'une bande son infernale faite du vrombissement des camions, autos, motos, etc. qui circulent hors champ, à l'extérieur de ces appartements a contrario paisibles. Bruits de trafic pris à midi, au rond point d'entrée d'une grande ville, non retouchés au montage. Entre chaque plan panoramique, une image-écran monochrome, rouge ou rose, azur ou verte, vient ponctuer ces passages. Comme une plage de silence.

**nina kovacheva** (née en 1960 à sofia, vit et travaille à paris)  
i know something you don't know, photos, 2004

Qu'elle travaille en solo ou en duo, avec son compagnon Valentin Stefanoff, auteur par ailleurs du concept *sometimes closed is more open than open* présenté depuis mars côté véranda de la Villa, Nina Kovacheva est avant préoccupée par la question et le statut du corps, par la place qui lui est réservée, par sa présence ou son absence, publique ou privée. Ainsi, dans la plupart des installations vidéo qu'ils signent ensemble depuis une dizaine

d'années, depuis que l'un a choisi d'explorer d'autres techniques que la gravure, depuis que l'autre a ralenti sa production de journaux intimes, ils traitent du devenir immatériel du corps dans une société qui tend à tout réduire à des indices boursiers, à des valeurs marchandes (currency, 2003), et des questions relatives à une communication intersubjective devenue paradoxalement presque impossible dans un monde sursaturé d'informations. Dans la série *I know something you don't know*, Nina Kovacheva explore le rapport homme-femme, elle brise les tabous et elle amène le spectateur à porter un autre regard sur les clichés sociaux et les normes établies qui entourent le corps humain. Ce qui l'intéresse, c'est une forme de provocation douce conduisant à la réflexion et à la créativité. Chacune des cinq photos de cette série, à la composition minimaliste et sobre, comporte deux éléments, sur fond noir : une main de femme et un phallus. Celui-ci n'est pas représenté dans sa position habituelle, symbolisant la force, la domination voire l'agression. Il est au repos, passif, tandis que la main féminine, sans être agressive ni provocatrice, est active, actrice et auteure de la situation. C'est elle qui s'empare du sexe mâle et qui le manipule pour lui donner les formes et les couleurs qu'elle désire. C'est elle qui crée un nouveau rapport homme-femme, physique et ludique, dénué de toute allusion pornographique.

### **klaudia stoll & jacqueline wachall**

(nées en 1967 et 1968, vivent et travaillent à saarbrück (allemagne)  
private collection, installation vidéo, 2004

Stoll & Wachall travaillent sur le dialogue entre le corps réel et les prothèses technologiques. Cette collection privée, qui se présente comme un triptyque d'écrans plats, comme un retable contemporain, comme une galerie de portraits d'une beauté aussi austère qu'ambiguë, appréhende le genre du portrait selon des techniques nouvelles. Semblables à des icônes, d'élégantes figures féminines apparaissent sur fond neutre, monochrome, blanc, comme les revenantes d'une belle époque de l'histoire de l'art. Elles sont donc à première vue très Renaissance, un brin datées, un rien typiques d'un style flamand dit primitif. Classiques, portant la coiffe voire le voile comme jadis, revenantes mais mutantes parce qu'elles ne sont pas mises en scène avec leurs attributs traditionnels, miroirs, bijoux, etc. censés nous renseigner sur le statut social de la personne portraiturée, mais avec des objets fétiches, signes ostensibles d'une modernité censée nous renseigner sur le devenir standard, uniforme, semblable de l'individu : téléphone portable, arme ou webcam. Ponctué sur fond noir de quelques mots qui disent les états émotionnels de l'être humain — invisible, confusion, anonyme, surface, derrière... — *Private Collection* interroge en effet les relations et le rôle de l'individu dans la société de l'information.

**djamel kokene** (né en 1968 en algérie, vit et travaille à paris)  
*eventual issue*, vidéo, 10', 2003

Produite dans le cadre du Festival d'Art Contemporain de Bakou (Azerbaïdjan) et diffusée lors de l'exposition "Aluminium, Art + New technologies" en novembre 2003 au Musée National d'Azerbaïdjan, rythmée par l'enchaînement d'un long plan séquence passé au ralenti, *Eventual issue* nous révèle autant un univers intimiste qu'une situation sociale : une femme dont on devine facilement l'appartenance culturelle et religieuse ôte sa tenue dans l'intimité de son appartement pour en revêtir une autre. Peut-être faut-il voir là une réflexion sur la nature même des contraintes liées à l'identité culturelle, vacillant entre la domination du collectif, le peu de place laissée à la singularité et la domination d'un monde globalisé. *Eventual issue* traduit pour l'artiste une situation, encore non résolue, à partir de laquelle on peut percevoir la confrontation d'imaginaires qui s'entrecroisent au travers d'un même corps. Certains y verront par nostalgie le mythe de la belle orientale, d'autres la trahison et une atteinte à la pudeur d'une culture, le mythe philosophique du dévoilement ou encore le manque de liberté entretenu par l'actualité et la conséquence de l'irréversible mondialisation. Jusqu'où s'expose-t-on et qu'est-il permis d'exposer ? Quant au décor haussmannien, il

renvoie au colonialisme et constitue un environnement de la vie quotidienne où cohabitent deux cultures. Peut-on échapper aux contraintes de l'environnement social et culturel, dont l'appartement forme l'une des composantes identitaires et quotidiennes. Doit-il y avoir une tenue spécifique en concordance avec l'environnement constituant l'enveloppe culturelle et sociale d'un individu ? Tout juste sorti de la "censure" par l'ambassadrice de France, *Eventual issue*, sous l'œil vigilant de la communauté musulmane chiite, a déchaîné la presse locale : "Djamel Kokene makes a striptease". Cette vidéo rappellerait-elle que seule la fiction détient encore le pouvoir de dépasser l'antagonisme de ce qui relève du montrable ou non ?

## **\_ parallèlement**

### **9 juin \_ 30 juillet 2006**

La Villa du Parc participe à l'exposition "Photo Trafic" organisée dans le cadre des **50 JPG 2006** (50 jours pour la photographie) par le Centre de la Photographie de Genève. Elle présentera une série de photos de AES Group (Russie) extraite de l'Islamic Project – the Witnesses of the Future, sur des panneaux d'affichage public JCDecaux installés dans l'environnement immédiat de la Villa (rue de Genève).

### **19 mai \_ 14 juillet 2006**

La Galerie Charlotte Moser présentera l'exposition *Virtual Heroism* de AES + F group.  
15, Rue des Rois \_ 1204 Genève  
T: + 41-22 312 14 14 \_ info@galeriemoser.ch

### **mardi 20 juin à 18h30 et vendredi 7 juillet à 12h**

Visites commentées tout public.

### **vendredi 30 juin à 12h**

Visite commentée spéciale adhérents.

# **| villa | du | parc |**

centre d'art contemporain

12, rue de Genève \_ 74100 Annemasse  
tél. + (33) (0)4 50 38 84 61 \_ fax : + (33) 04 50 87 28 92  
[communication@villaduparc.com](mailto:communication@villaduparc.com) \_ [www.villaduparc.com](http://www.villaduparc.com)  
ouvert du mardi au samedi de 14h à 18h30 et sur rendez-vous  
fermé les dimanche, lundi et jours fériés ; entrée libre